

Leggere la vita

Lire le nom ?

Jean-Jacques Blévis

Au terme de l'avant-propos d'un petit livre qui regroupait quelques essais - pour la plupart déjà parus dans *La Stampa*¹ - Primo Levi écrivait le 16 janvier 1985 : « Enfin, j'espère transmettre au lecteur une impression que j'ai souvent : si l'époque que nous vivons présente bien des problèmes et des dangers, du moins n'est-elle pas ennuyeuse. » Vingt ans après, nous vivons une toute autre époque et beaucoup de choses essentielles à nos vies ont changé, pourtant nous pourrions reprendre cette impression à notre compte.

Ce petit livre, *Le Métier des autres*², n'a pas connu à juste titre le succès, pourtant si tardif, de livres comme *Si c'est un homme* ou *La Trêve*. Malgré toutes ses limites, le livre mérite d'être lu³ et on peut même y découvrir quelques informations pour le moins étonnantes. Devant le caractère opaque et énigmatique que recèle à jamais le suicide de Primo Levi, ce livre apporte des éléments fournis par l'auteur lui-même qui, s'ils ne livrent aucune réponse à un « sans pourquoi » aussi radical – ici aussi une voix risque d'édicter un “*hier ist kein warum*” - , du moins aident-ils à sortir d'un interdit de penser face à un acte d'une telle violence. En tout cas, ils m'ont paru permettre, à partir de la prise en compte des effets inconscients qu'exercent les mots et les expressions langagières d'une langue sur un sujet, la formulation de nouvelles questions qui conduisent à tenter de penser ce qui resterait autrement inapprochable par la raison. Et c'est ce que j'aimerais réussir à faire entendre dans ces quelques pages.

Les initiateurs de ce numéro ont bien raison : notre époque ne manque pas plus de problèmes et de dangers que celle dont parle Primo Levi et, à nous aussi, elle ne paraît pas « ennuyeuse ». Les psychanalystes doivent faire face à

¹ Le principal quotidien de Turin, la ville où P. Levi est né et où il vécut toute sa vie.

² Levi.P, *Le Métier des autres*, Folio essais, Gallimard, Paris, 1992.

³ Italo Calvino préface l'édition italienne du livre, *L'altrui mestiere* (Einaudi, Torino, 1985). Il y souligne combien « parmi les objets de l'attention encyclopédique de Levi, les plus représentatifs du livre sont ceux qui portent sur les paroles (le langage parlé) et les animaux » (traduction personnelle) ; et j'y ajouterai les peurs (phobiques) des hommes vis à vis de certains animaux, peurs que Primo Levi croit pouvoir rapporter, contre la psychanalyse, pense-t-il, au moyen que nous avons “de nous unir à la tradition, de nous reconnaître comme des fils de la civilisation dans laquelle nous avons grandi, à moins qu'elles ne nous aident à reléguer dans l'ombre d'autres peurs, plus proches et plus vastes” (in « Besoin de peur », p.333).

un redoublement de leur responsabilité. Outre celle qui est directement engagée vis-à-vis de nos analysants, une autre responsabilité, envers le public et le monde extérieur à la psychanalyse, nous incombe. Elle n'aura jamais été aussi décisive au regard des idéaux dominants d'une société que tout semble détourner des valeurs que la psychanalyse partage avec d'autres disciplines comme la littérature, les arts ou les sciences humaines. Oui, nous sommes bien devant un « moment excitant à penser » mais aussi exigeant, pour chacun, à l'intérieur du champ de pensée qui lui est propre. Primo Levi a laissé une œuvre majeure de la littérature de ce dernier siècle, qui nous permet de mieux comprendre ce qui est arrivé à l'homme, et pas seulement aux juifs d'Europe, avec la Shoah. Comme il le dit modestement, il a écrit *Si c'est un homme* « pour fournir des documents à une étude dépassionnée de certains aspects de l'âme humaine »⁴. C'était honnêtement dire combien même son « étude dépassionnée » se heurtait à des « zones grises » où la raison de l'homme ne pénétrait que très difficilement, nous laissant encore démunis devant l'énigmatique emprise des puissances mortifères. Il le donne notamment à entendre à l'aide du récit du cauchemar qui hantait ses nuits depuis sa déportation au Lager. Rappelons que c'est justement par le truchement de l'insistance répétitive des rêves traumatiques que Freud fut amené à découvrir un au-delà du principe de plaisir et, par voie de conséquence, à penser radicalement, à côté des pulsions sexuelles de vie, l'action de pulsions de mort à l'intérieur même de la vie psychique d'un sujet. Aujourd'hui encore, nous sommes requis comme psychanalyste à donner raison à ce qui échappe aux forces du vivant.

Il y a environ six ans, des circonstances personnelles m'avaient conduit à relire les principaux livres de Primo Levi et une intuition tenace, de celles qui ne vous lâchent pas facilement, s'était imposée à mon esprit. À la suite de quoi j'avais écrit un texte à partir du rêve traumatique qui ne cessait de revenir occuper ses nuits avec insistance⁵. Du fait de cette insistance et de ses reprises multiples, en différents lieux et temps de ses écrits⁶, le rêve me semblait avoir obscurément les plus grands rapports avec le suicide de Primo Levi en 1987.

J'avais donc été particulièrement arrêté par ce rêve traumatique que Primo Levi rapporte une nouvelle fois, et sous une nouvelle forme, en 1962, à la fin de *La Trêve*, le récit de son retour des camps à travers une Europe à peine libérée.

⁴ Levi.P, *Si c'est un homme*, Robert Laffont, Paris, 1996, p.9

⁵ Blévis.J.J, « Reste à transmettre ; le rêve traumatique de Primo Levi », in *Figures de la psychanalyse*, n°6, 2002, Érès. Article paru en anglais dans le *Psychoanalytic Quarterly*, volume LXXIII, n°3, 2004, sous le titre : « Remains to be transmitted ; Primo Levi's Traumatic Dream ».

⁶ Primo Levi donne un récit extrêmement précis de ce cauchemar dans les toutes dernières lignes de son livre, *La Trêve*. Nous le reproduisons dans ce qui suit. Il en avait déjà fait part à plusieurs reprises auparavant, notamment dans *Si c'est un homme*, au chapitre "Nos nuits". Il en fait aussi état, sous une forme plus condensée, dans un poème intitulé justement "La trêve" et daté du 11 janvier 1946, poème qui ouvre le livre qui porte ce titre. Il sera repris et publié de son vivant dans le recueil *À une heure incertaine* (Arcades Gallimard, Paris, 1990, p.20).

Au regard d'un sujet particulièrement "sensible", cet article avait été pour moi l'objet d'un travail important dans sa conception, sa forme et son parcours de pensée. Son écriture devait m'amener à n'envisager qu'à son terme ce qui, en fait, en avait été le point de départ, le « noyau dur » en quelque sorte de mon intuition. Intuition aussi forte qu'effrayante à mon esprit puisque qu'elle ne concernait pas moins que l'éventualité d'une interprétation (possible/impossible) de ce rêve traumatique et ses conséquences sur le peu d'entendement que nous aurions jamais sur ce passage à l'acte qui avait ensuite précipité Primo Levi dans la mort. Le 11 avril 1987, il se jetait dans la cage de l'escalier de l'immeuble où il était né et qu'il n'avait jamais quitté, « sauf pour interruptions involontaires », comme il le précisa à plusieurs occasions, non sans une ironie mordante.

Ce rêve traumatique a retenu beaucoup de ses lecteurs. Il faut dire qu'il est impressionnant et que la charge mortelle qu'il charrie, au travers de la « répétition immuable » qui fait sa marque, donne froid dans le dos ; notamment lorsque, comme c'est ici le cas, nous ne pouvons pas ignorer la suite. Et avant même que je ne me décide à m'engager dans ce travail, mais aussi depuis, je dus prendre connaissance d'un certain nombre d'études littéraires, philosophiques ou psychanalytiques qui, faisant fi du dépit qu'en aurait sans aucun doute retiré Primo Levi lui-même, s'étaient saisies du cauchemar maintes fois rapporté pour le soumettre à différentes analyses qui m'apparaisaient souvent, mais pas toujours, intéressantes. Aucune d'entre-elles n'évoquait de près ou de loin l'intuition qui s'était imposée si fortement à moi. Mais aussi forte que soit une intuition, elle ne suffit pas à faire un article et encore moins une pensée mise au travail. Et bien souvent, elle nous occupe un moment plus ou moins long, et puis on passe à autre chose, fort heureusement.

Cette fois-ci, avec le rêve traumatique de Primo Levi, je n'oubliais pas « l'idée » qui insistait tant, bien qu'elle n'en fut pas encore vraiment une.

Je retranscris une fois de plus ce rêve :

« C'est un rêve à l'intérieur d'un autre rêve, et si ses détails varient, son fond est toujours le même. Je suis à table avec ma famille, ou avec des amis, au travail ou dans une campagne verte ; dans un climat paisible et détendu, apparemment dépourvu de tension et de peine ; et pourtant, j'éprouve une angoisse ténue et profonde, la sensation précise d'une menace qui pèse sur moi. De fait, au fur et à mesure que se déroule le rêve, peu à peu ou brutalement, et chaque fois d'une façon différente, tout s'écroule, tout se défait autour de moi, décor et gens, et mon angoisse se fait plus intense et plus précise. Puis c'est le chaos. Je suis au centre d'un néant grisâtre et trouble, et soudain je SAIS ce que tout cela signifie, et je sais aussi que je l'ai toujours su : je suis à nouveau dans le Camp et rien n'était vrai que le camp. Le reste, la famille, la nature en fleurs, le foyer, n'était qu'une brève vacance, une illusion des sens, un rêve. Le rêve intérieur, le rêve de paix, est fini, et dans le rêve extérieur, qui se poursuit et me glace, j'entends résonner une voix que je connais bien. Elle ne prononce qu'un

mot, un seul, sans rien d'autoritaire, un mot bref et bas ; l'ordre qui accompagnait l'aube à Auschwitz, un mot étranger, attendu et redouté : debout, "Wstawac". »

Debout, "Wstawac", Levi !

L'idée (folle), condensée à l'extrême, était là. Telle une onde signifiante, elle allait se déployer largement, progressivement. Seule façon de faire entendre quelque chose d'inaudible et que peut-être, moi-même, je n'étais et ne suis encore sans doute pas à même de mesurer toute la portée.

"Wstawac" - un mot étranger, "*bref et bas*" : « debout, lever... »

Folie qui pourrait faire croire que tout se passe normalement.

"Wstawac" - est le signifiant traumatique du rêve, du cauchemar.

"Wstawac" - le mot veut dire "*se lever*" en polonais. Son sens serait apparemment moins brutal que l'impératif (*levez-vous!*). Or c'est tout le contraire qui est vrai. L'impératif, aussi brutal soit-il, s'adresse à quelqu'un, alors que l'infinitif n'implique aucune adresse singulière. Reste seul, le message anonyme et meurtrier qui survient dans ce « *climat paisible et détendu, apparemment dépourvu de tension et de peine* ».

Les rêves traumatiques, les cauchemars, se répètent et sont là pour tenter d'élaborer le signifiant traumatique qui est au plus près du réel. D'autant plus réel que le cauchemar se présente ici comme « un rêve à l'intérieur d'un autre rêve », ce qui pour Lacan est l'index de ce qu'il y a de plus réel dans le rêve⁷.

Ce mot "Wstawac", P.Levi, comme les autres prisonniers, le comprenait. Mot qui revenait, lancinant, et restait en même temps porteur d'un non-sens incompréhensible, sorte de fausse "loi" qui est la destruction même de toute loi humaine.

Le suicide de Primo Levi restera opaque à la raison. Raptus irrémédiable ou pas, tout ce qui l'a précédé, les fils subjectifs d'une vie, son tissage inconscient longtemps tramé, tout l'a conduit à ce suicide, comme y sont conduits parfois certains sans qu'il soit toujours possible à autrui, fut-il psychanalyste, de démêler suffisamment l'écheveau pour que leur sort en soit transformé ou même seulement, après-coup, éclairé.

Que cela ne nous empêche pas de livrer les quelques rares éléments associatifs venus de ce qu'il nous est donné de connaître de sa biographie et qui viennent recouper étrangement le rêve traumatique. D'abord du côté paternel : le suicide du grand-père Levi. Ensuite, un père, Cesare, mort d'un cancer en 1942, peu de temps avant le départ pour la résistance puis l'arrestation et la déportation de son fils. Dans une interview, Primo Levi confiait avoir pensé que son père n'aurait pas résisté à la déportation. Considérons enfin « Levi », le

⁷ Cette référence à Lacan est rappelée par C.Soler, dans un article fort intéressant sur les rapports du rêve et du Réel qui fait cas du cauchemar rapporté par Primo Levi (« L'ombilic et la chose », publié en 2004, dans la revue L'en-je, n°2, *Le supplément féminin*, Érès). J'ai découvert cet article lors de sa publication récente en revue alors que le hasard a voulu qu'il fût présenté d'abord oralement lors d'un colloque d'Espace analytique en 1999, à peu près dans le même temps où j'écrivais ce premier essai sur Primo Levi.

patronyme. Non seulement en hébreu, il s'agit de celui qui est au service du temple, mais en latin et également en italien, sous certaines formes, le mot veut dire – élever en l'air – lever – lèves !... Ajoutons que le Lévitique est le nom donné au troisième livre du Pentateuque, contenant principalement les lois des Lévites et les règles des sacrifices.

“*Wstawac*” - Levi, aucun rapport apparent entre ces deux mots, ces deux signifiants. Et si rapport il y avait – il y eut – il ne pourrait être que traumatique. Traumatique à l'intérieur de l'effroyable traumatisme d'Auschwitz infligé par les nazis qui auront détruit et assassiné la plus grande partie des déportés. Le rêve répétitif qui venait hanter les nuits de Primo Levi, après son retour, était bien un rêve traumatique.

Si j'y reviens aujourd'hui, c'est que, plus de six années après avoir écrit cette première étude sur le rêve de Primo Levi, j'ai découvert un autre de ses textes que j'aurais dû connaître, que j'aurais dû lire avant même de commencer l'écriture de cette première étude. Mais c'est ainsi, et personne n'a depuis attiré mon attention sur ce texte dans *Le Métier des autres* : “Lire la vie” (*Leggere la vita*).

J'ai longtemps hésité avant de livrer, noir sur blanc, cette association de “*Wstawac*” avec Levi, le propre nom de cet homme. Je ne supporte guère les « mots » faciles que l'on peut entendre régulièrement, dans le privé ou même publiquement, et pas rarement de la part de psychanalystes, sur tel ou tel nom de connaissances, de collègues ou même de personnalités publiques, propres à faire rire à leurs dépens en jouant sur leur patronyme, en l'absence des intéressés évidemment. Les enfants, eux, en usent un temps mais le plus souvent en présence de l'autre, justement pour se moquer et mettre ce nom à l'épreuve ; pour s'assurer que de ce nom⁸, puisqu'il s'agit aussi bien de leur propre nom en l'occasion, ils en ont reçu bien autre chose que du « commun ». Et pourtant si je me suis enfin décidé, c'est que j'ai l'intime conviction, qu'il s'agit là en l'occurrence de quelque chose qui ne concerne pas seulement Primo Levi, et peut-être pas lui principalement, puisque l'enjeu psychanalytique qui m'intéresse ici est avant tout celui des rapports du traumatique avec le nom propre et ses conséquences pour le devenir sujet.

Pour le moment, venons en à ce court texte, “Lire la vie”.

De quoi s'y agit-il ? L'auteur introduit son propos par quelques considérations « sociologiques » sur l'usage des langues et de certaines expressions plus ou moins familières, soulignant que certaines d'entre elles sont

⁸ De nombreuses traditions, dans l'histoire des hommes, auront donné une place prééminente au nom propre (au *name*, et non au *noun*) d'un sujet. Dans son essai sur *Les Affinités électives*, Walter Benjamin montre que la lecture du roman de Goethe fait particulièrement sentir combien « rien ne lie mieux un être humain au langage que son nom ». Il y souligne qu'il « n'est guère de littérature où, dans un récit de pareille longueur, on trouve si peu de noms », et il explique que cette parcimonie « tient plutôt, de la façon la plus intime, à l'essence d'un ordre dont les membres vivent sous une *loi anonyme* (je souligne), soumis à une fatalité qui répand sur leur monde la pâle lumière d'une éclipse solaire. » *Œuvres I*, folio essais, Gallimard, Paris, 2000, p.289

employées préférentiellement ou exclusivement dans certaines couches sociales et pas dans d'autres, ou que bon nombre de mots crus étaient, au moins dans les années qui précédaient le moment où il écrivit ce texte, l'apanage des hommes et non des femmes. Autant de considérations qui le conduisirent à souligner que l'expression sur laquelle il souhaitait s'arrêter un moment dans le cadre de cette étude était plutôt utilisée par les femmes ; l'expression en question étant donc "*leggere la vita*", lire la vie. Son emploi qui tendait peu à peu à disparaître était limité au Nord de l'Italie, sans pour autant être strictement dialectal. Et, comme Levi le précise, sous la forme "lire la vie à quelqu'un", cette expression signifie « dire du mal de lui, déblatérer et cancaner sur son compte, raconter les mauvaises actions réelles ou imaginaires qu'il a pu commettre⁹ ».

Après s'être demandé s'il n'existait pas un lien entre cette expression et la pratique des chiromanciens qui lisent dans les lignes de la main, Primo Levi en arrive à aborder la véritable origine de la locution. En lisant un roman allemand, *Der schwarze Esel*, « L'âne noir », il trouva une expression qu'il ignorait : « *die Leviten zu lesen* », « lire les lévites », dans un passage, dit-il, qui n'avait rien à voir avec les Lévites et le Lévitique et où l'expression « faisait plutôt penser à "reprocher, faire des remontrances"¹⁰ ». Primo Levi s'interroge alors explicitement sur les raisons qui l'avaient poussé à s'intéresser à cette question jusqu'à vouloir la tirer au clair. Il ajoute alors : « Le fait m'a intéressé d'autant plus sans doute qu'il concernait en quelque sorte mon nom et j'ai décidé de tirer l'affaire au clair¹¹ ».

Cet intérêt est explicitement situé par lui du côté du plaisir et du jeu, « comme on joue quand on est enfant "au docteur" ou "à papa-maman". Je me mis donc, ajoute-t-il, à consulter dictionnaires et vocabulaires¹² ». Prenons cette curiosité pour ce qu'elle est et, après tout, faisons-le de bon cœur, concernant un auteur qui n'a jamais caché son hostilité franche envers la psychanalyse. Ajoutons que ce fait est toujours réjouissant quant à ses effets puisque c'est souvent la meilleure garantie pour qu'un auteur nous donne à lire les effets de l'inconscient comme à nu, sans défense bétonnée, comme il arrive parfois chez ceux qui sont plus avertis.

Donnons en un aperçu tiré d'un texte voisin, dans le même livre, et intitulé : "Avoir peur des araignées". Voilà un autre court texte où Primo Levi s'interroge sur le sens de cette peur des araignées, peur si fréquente que cela vaut bien à ses yeux de s'y arrêter quelques instants. Il est vrai que cet animal a de quoi repousser les sympathies. Son corps noir, laid et velu en repousse beaucoup et son « âme » est supposée bien cruelle, elle qui « revêt de filaments sa proie prise aux rets de sa toile ». C'est même cela, indique Levi, qui aura conduit à des « explications plus hardies ». En effet, ajoute-t-il, « qui pourrait

⁹ *Ibid*, p.78-79

¹⁰ *Ibid*, p.80

¹¹ *Ibid*, p.80

¹² *Ibid*, p.80

arrêter un psychologue de l'inconscient dans l'exercice de ses fonctions ? Ceux-ci ont tiré à salves nourries sur les araignées. Leur villosité aurait une signification sexuelle, et le dégoût qu'elles nous inspirent révélerait de notre part un refus inconscient du sexe... l'araignée est la mère ennemie¹³ qui nous enveloppe et nous englobe, qui veut nous faire rentrer dans la matrice dont nous sommes sortis, nous langer étroitement pour nous réduire à l'impuissance infantile, nous reprendre sous son pouvoir¹⁴. »

Le plus amusant pour nous dans ces quelques pages, pas pour son auteur qui avait eu à pâtir de cette phobie, est certainement la chute du texte, au regard de ce que j'ai pu donner à lire de ce qui la précédait : « Quant à ma légère phobie personnelle, elle a un acte de naissance : la gravure de Gustave Doré qui représente Arachné au chant XII du Purgatoire devant laquelle je suis tombé en arrêt tout enfant. La jeune fille, qui avait osé rivaliser avec Minerve dans l'art de tisser, est punie par une métamorphose immonde : sur le dessin, elle est "déjà à demi araignée", et le génie du dessinateur la représente dénaturée, les seins généreux là où l'on s'attendrait à voir le dos, tandis que sur son dos sont en train de pousser six pattes noueuses, velues, douloureuses : six, qui font huit avec les deux bras humains tordus et désespérés. À genoux devant ce monstre nouveau, on dirait que Dante contemple son sexe, mi-dégoûté, mi-voyeur.¹⁵ ». Cette parenthèse, en ce sens fort utile à mon propos, me paraît propre à mieux donner à entendre la manière de procéder de Primo Levi dans certaines des études qui composent ce livre.

Revenons sans tarder à l'enquête que l'auteur de *Si c'est un homme* mena concernant cette expression « *leggere la vita* », lire la vie. Il consulta donc les dictionnaires et fit des trouvailles qui devaient l'intéresser au plus haut point.

D'abord, première surprise, il découvrit « contre toute attente » que le dictionnaire d'allemand mentionnait la locution : « Le mot "*Levit*", "*Lévite*", était laconiquement suivi de : "*jemandem die Leviten lesen*" ("lire les Lévites à quelqu'un") : réprimander quelqu'un. »

Le Grand dictionnaire piémontais-italien lui apporta quelques indications pittoresques mais peu éclairantes, bien qu'allant toutes dans le même sens : sonner les cloches à quelqu'un, l'étriller...etc.

Enfin, le *Dictionnaire étymologique du dialecte piémontais* de A.Levi (!) lui sembla apporter une solution au problème, solution qu'il qualifie de

¹³Primo Levi fait ici implicitement référence à quelques phrases de Freud, dans les *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, mais les "paroles" de Freud concernent les symboles dans les rêves : « D'après Abraham (1922) l'araignée est, dans le rêve, un symbole de la mère, mais de la mère phallique, qu'on redoute, de sorte que la peur de l'araignée exprime la terreur de l'inceste avec la mère et l'effroi devant les organes génitaux féminins. » p.37 de l'édition Folio essais, Gallimard, Paris, 1984. Ajoutons que si, comme le souligne Freud, dans un rêve, l'araignée peut bien prendre cette valeur symbolique pour le sujet, il n'en est pas moins aussi nécessaire de penser ce que veut dire, pour ce même sujet, le fait qu'une "mère" puisse lui apparaître sous la forme d'une figure qui excède la dimension du symbolique dans un « devenir animal ».

¹⁴*Ibid*, p.186

¹⁵*Ibid*, p.187

“lapidaire” : « On peut lire, dit-il, au mot “*Vita (leze la)*” : “Blâmer. De l’usage claustral consistant à lire aux matines le Lévitique : A.XVI.367.”¹⁶ »

En suivant cette indication bibliographique, Primo Levi appris bien d’autres choses sur cette expression qui avait retenu l’attention de nombreux linguistes au début du XXe siècle. Les deux expressions, l’italienne et l’allemande, avaient la même origine. Et il importe ici de reproduire exactement les circonstances historiques qui retiennent tant son attention : « ...aux matines, c’est-à-dire d’ordinaire en pleine nuit (précise-t-il), il était d’usage dans certains couvents qu’une fois chantés les Psaumes et les Hymnes et qu’une fois lues les Saintes Ecritures et en particulier le Lévitique, le prieur s’adressât à chacun des moines pour louer sa bonne conduite ou, plus fréquemment, pour blâmer ses fautes ; en somme, quand “on lisait les Lévitiques”, les horions n’allaient pas tarder à pleuvoir. Or pour une oreille italienne, il n’y a qu’un pas de “leggere i Leviti” à “leggere la vita”¹⁷ ».

Cet intérêt de Primo Levi pour ce qui apparaîtrait, à plus d’un, comme une expression régionale assez banale, qui plus est en train de disparaître de l’usage courant, a retenu au plus haut point mon attention et mon propre intérêt qui ne correspond qu’en partie à celui manifesté si vivement par l’auteur du texte.

“Debout, *Wstawac*, Levi”, telle était l’association qui s’était imposée à moi, lors de la relecture du rêve traumatique rapporté à la fin de *La Trêve*. En écrivant ce premier essai, « Reste à transmettre », je crois que je pris vraiment beaucoup de précautions afin d’introduire quelque chose qui pouvait passer aux yeux d’un lecteur, à tort ou à raison, et sans doute les deux, comme une interprétation du rêve. Certains des lecteurs de mon article ne se sont pas privés de me dire, même si c’était amicalement, même avec des formes, que là j’abusais, et qu’en somme je me livrais à des interprétations sauvages, en dépit de toutes mes précautions pour écarter la dimension obscène d’un sujet qui ne s’y prête particulièrement pas. Et l’argument auquel je suis le plus sensible, bien évidemment, est celui qui prend acte du fait que le principal intéressé n’est plus là pour en dire quelque chose, si tant est qu’il n’ait jamais eu le désir d’en dire autre chose que ce qu’il en avait écrit.

Là où j’avais pris tant de précautions pour rapprocher le nom de Primo Levi avec l’un des aspects essentiels du traumatique qu’il avait eu à connaître (symbolisé, au point de réel du cauchemar, par ce simple mot, *Wstawac*), le texte “Lire la vie” montrait que Levi, lui, ne s’embarrassait pas de mes scrupules pour mettre à nu métaphoriquement le lien serré qui nouait ensemble un surmoi féroce et le signifiant de son nom, Levi. Je maintiendrais que, dans ce premier texte, je n’ai pas, à proprement parler, proposé d’interprétation psychanalytique du rêve traumatique, là où l’œuvre de mort est répétitivement à l’œuvre, sous la forme d’un « tuer le sujet ». « Tuer le sujet », cela se manifeste, dans le

¹⁶ *Ibid*, p.81

¹⁷ *Ibid*, p.82

cauchemar, par l'ordre de se lever avec son implacable impératif de vivre (debout !) où, comme l'a très bien remarqué C.Soler, il est imposé au sujet de « vivre une vie à laquelle on ne peut se soustraire par aucun sommeil »¹⁸. Mais ajoutons que cette opération hautement traumatique d'une désobjectivation par l'opération d'une loi anonyme, une fausse loi – le sujet n'est plus nommé au plus près du peu de sens de son nom – manifeste l'échec de la nomination en son point le plus structural de l'investissement libidinal du langage, et plus particulièrement l'échec de la fonction essentielle pour un sujet, de son nom. Et j'entends ici, par son nom, les différents noms qui nomment un sujet, aussi bien son patronyme que ses prénoms, que d'autres noms qui peuvent “fonctionner” pour lui, publiquement, dans l'intimité ou même le secret. Bien avant que Lacan ne mette l'accent sur l'importance que nous devons accorder dans les analyses au nom de nos analysants¹⁹, nombre d'auteurs avaient, chacun à leur manière, souligné le caractère absolument essentiel du nom propre d'un sujet.

Primo Levi, comme tous les autres déportés, avait perdu son nom dès son arrivée à Auschwitz. Ils en avaient été dépossédés et voués, par la volonté meurtrière des nazis, à l'anonymat des matricules gravés à même la chair de leurs bras. De la même façon, le rasage des cheveux participait de l'humiliation que les nazis faisaient subir aux prisonniers. Atteintes et pertes qui sont inscrites dès le poème d'ouverture placé à l'entrée de *Si c'est un homme* :

“ Considérez si c'est une femme
Que celle qui a perdu son nom et ses cheveux
Et jusqu'à la force de se souvenir...”²⁰

Il y insiste dès le deuxième chapitre (“*Le fond*”) de ce premier livre, et là encore, il me paraît nécessaire de donner à lire ces quelques phrases : « *Alors pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition d'un homme. En un instant, dans une intuition quasi prophétique, la réalité nous apparaît : nous avons touché le fond... Plus rien ne nous appartient : ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures, et même nos cheveux ; ... Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom : et si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force nécessaire pour que derrière ce nom quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste.* »

Si interprétation du rêve traumatique il y eut, et il y a, de ma part, alors disons qu'il s'agit là d'une interprétation indirecte, et en toute hypothèse, d'une

¹⁸ *Ibid*, p.177

¹⁹ Lacan consacre deux leçons de son séminaire sur l'identification (le 20.12 1961 et le 10.1.1962) au nom propre. « Vous savez, comme analystes, l'importance qu'a, dans toute analyse, le nom propre du sujet. Vous devez toujours faire attention à comment s'appelle votre patient. Ce n'est jamais indifférent. Et si vous demandez les noms dans l'analyse, c'est bien quelque chose de beaucoup plus important que l'excuse que vous pouvez en donner au patient, à savoir que toutes sortes de choses peuvent se cacher derrière cette sorte de dissimulation ou d'effacement qu'il y aurait du nom, concernant les relations qu'il a à mettre en jeu avec tel autre sujet. Cela va beaucoup plus loin. Vous devez le pressentir, sinon le savoir. »

²⁰ *Ibid*, p.11

interprétation qui ne peut se rapporter à celle que nous faisons dans l'analyse, au sens que l'opération interprétative n'y trouve alors sa raison et son efficace que de se produire à partir du transfert qui est à l'œuvre au moment même de l'intervention de l'analyste. Interprétation indirecte au sens qu'aucun dégagement de l'emprise « surmoïque » ne saurait méconnaître la surdétermination signifiante particulière du destin du nom de Levi pour cet homme.

Entendons, dans ce court texte, *Leggere la vita*, la sensible parabole persécutrice que dévoile le trop peu de jeu que laisse un nom comme celui de Levi, lorsque ce nom n'est plus en position de soutenir sa fonction pour le sujet qui le porte. L'auteur du texte en précise métaphoriquement toute la portée en conclusion de ces cinq courtes pages qu'il a tenu à consacrer à l'une des occurrences qui risquaient de faire tourner au commun son propre nom : « *On conçoit que dans un ordre monastique à la règle particulièrement sévère, la répétition immuable, par des nuits glaciales, de cette lecture précédant de peu l'amère médecine des reproches, ne devait pas manquer de faire naître chez les moines les plus jeunes une angoisse intense, si intense que ses résonances, déformées certes et presque indéchiffrables, ne s'en sont pas moins propagées jusqu'à nous sur l'onde séculaire du langage quotidien : ainsi voit-on émerger à l'embouchure d'un fleuve, emportés par le courant, les fragments méconnaissables d'objets familiers qui furent arrachés en amont dans quelque lointaine vallée inconnue.*²¹ »

Difficile de ne pas entendre, à travers cette « répétition immuable » qui revient sans cesse, « par des nuits glaciales », au petit matin avant l'aube, les échos de ce commandement écrasant, anonyme et étranger, au plus intime...

Nous reviennent alors les paroles qu'une première fois, dès son premier livre, Primo Levi inscrivit : « *Mais durant toute la nuit, à travers toutes les alternances de sommeil, de conscience et de cauchemars, veillent en nous l'attente et la terreur du réveil, qui varie selon la saison, mais tombe toujours avant l'aube, la cloche du camp retentit longuement, et dans chaque baraque le garde de nuit termine son service : il allume les lumières, se lève et prononce le verdict quotidien : "Aufstehen" ou plus fréquemment, en polonais, "Wstawac" »*

Difficile vraiment de ne pas entendre la propagation de cette « onde séculaire du langage quotidien » dans l'esprit de Primo Levi, engagé légèrement dans une sorte d'étude philologique, « par plaisir et par jeu », comme on joue enfant « au docteur » ou à « papa-maman », pour découvrir au terme de l'enquête, chez « les plus jeunes », l'énigmatique « angoisse intense » d'une loi proprement inhumaine.

²¹ *Ibid*, p.82